

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Scott-Warren, Jason. Shakespeare's First Reader: The Paper Trails of Richard Stonley

Miruna Craciunescu

Volume 43, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075328ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v43i3.35346>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Craciunescu, M. (2020). Compte rendu de [Scott-Warren, Jason. Shakespeare's First Reader: The Paper Trails of Richard Stonley]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 43(3), 342-344.
<https://doi.org/10.33137/rr.v43i3.35346>

Scott-Warren, Jason.

Shakespeare's First Reader: The Paper Trails of Richard Stonley.

Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2019.

Xi, 330 p. + 41 ill. ISBN 978-0-8122-5145-6 (relié) US\$45.

Prenant pour point de départ de sa réflexion une analyse du tableau satirique de Giuseppe Arcimboldo intitulé *Le Bibliothécaire*, lequel figure également sur la page couverture de *Shakespeare's First Reader*, Jason Scott-Warren souligne que les récents travaux en anthropologie et en histoire culturelle s'intéressent non seulement à la matérialité de la culture livresque de l'Europe de la première modernité, mais aussi à ce que l'on pourrait appeler les aspects plus « superficiels » des usages que l'on pouvait faire de ces objets, à une époque où les livres étaient relativement rares. L'événement qui se trouve au cœur de cette étude, soit l'achat de la première œuvre publiée de Shakespeare, *Vénus et Adonis*, par l'Échiquier Richard Stonley le 12 juin 1593, représente à plusieurs égards un de ces aspects négligés de ces pratiques de lecture. Il existe en effet très peu d'informations susceptibles de dévoiler comment cette figure oubliée de la cour élisabéthaine « lisait son Shakespeare », pour reprendre le titre du célèbre article de Lisa Jardine et d'Anthony Grafton qui a inspiré l'auteur de cette étude (« How Gabriel Harvey Read His Livy », p. 6). Avec une grande attention aux détails, Scott-Warren réussit pourtant à brosser un portrait complexe de ce personnage en le replaçant au cœur d'un réseau « de transactions pragmatiques et de relations de pouvoir » (p. 14), ce qui lui permet de jeter par la même occasion un nouvel éclairage sur différents aspects de la vie quotidienne dans l'Angleterre du XVI^e siècle.

Renonçant d'emblée à l'idée de faire de cet achat un événement historique (il précise d'ailleurs que Stonley n'est pas, de toute évidence, pas le « premier lecteur » de Shakespeare), Scott-Warren tente de comprendre ce que l'acquisition de cet ouvrage pouvait représenter aux yeux de Stonley et de ses contemporains. C'est ainsi qu'il nous invite à l'accompagner dans un minutieux travail de dépouillement des archives, au fil d'une lecture qui se voit ponctuée de nombreuses images reproduites en noir et blanc – frontispices, illustrations, marginalia, notes manuscrites – qui nous permettent de nous rapprocher de son objet d'étude en accédant indirectement à sa bibliothèque. Il faut savoir que l'hypothèse qui se trouve au cœur de cette étude stipule qu'en suivant

attentivement ce que l'auteur appelle ses « pistes de papier », il serait possible d'entrevoir la vie intérieure des figures du passé, selon une démarche qui n'est pas sans rappeler celle des classiques de la microhistoire comme *Le fromage et les vers* de Carlo Ginzburg ou encore *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot* d'Alain Corbin.

Le carnet de comptes de cet Échiquier déchu de la cour élisabéthaine, qui a passé les dernières années de sa vie à la Fleet pour avoir détourné près de 13,000 livres du trésor royal, de même que son livre de raison, représentent à cet égard des sources importantes de cette enquête, auxquelles Scott-Warren consacre une analyse approfondie. En mettant en lumière les circonstances matérielles qui ont entouré l'achat du *Vénus et Adonis* par Stonley, son premier chapitre nous invite notamment à remettre en question certaines idées reçues relatives au premier lectorat de ce poème érotique, que l'on suppose généralement avoir été destinée à un public plus jeune : à plus de soixante-dix ans, Stonley n'était effectivement pas le lecteur privilégié de cette œuvre.

Dans le deuxième chapitre, qui est sans doute le plus riche en ce qui a trait à l'histoire des sensibilités, Scott-Warren s'intéresse aux dispositifs rhétoriques qu'emploie Richard Stonley dans son livre de raison et dans son livre de comptes. L'auteur note que certaines formules, qui se retrouvent répétées des centaines de fois à travers ses écrits avec des variations mineures, semblent spécifiquement conçues pour nous décourager à vouloir « trouver de la subjectivité et de l'individualité dans les archives » (p. 52). Analysant cette habitude à l'aune de l'histoire de la comptabilité, Scott-Warren démontre de façon convaincante que les écrits de Stonley semblent avant tout préoccupés à dégager un ethos de respectabilité et d'autodiscipline liés à l'exercice du métier d'Échiquier, mais qu'ils s'attachent cependant à « maintenir une apparence de probité financière » (p. 73) davantage qu'ils ne témoignent d'une véritable rigueur.

Le reste de l'ouvrage propose des études de cas de différents livres qui se trouvaient dans la bibliothèque de Stonley. Scott-Warren s'intéresse aussi bien à la circulation de ces œuvres – il est ainsi étonnant de constater que les *Ceuvres* d'Hélisenne de Crenne étaient disponibles à Londres en 1597 auprès d'un public anglophone – qu'aux réseaux souterrains qui peuvent expliquer par exemple la présence de deux ouvrages, au sein d'une même bibliothèque, d'auteurs qui portent le nom de famille peu commun de Chillester, lesquels s'avèrent être des forgeries. Dans l'ensemble, cette étude apporte une contribution originale

à l'histoire de la lecture et s'avérera utile à un large public qui s'intéresse à la culture livresque de la première modernité.

MIRUNA CRACIUNESCU

Université Laval / Ghent University

<https://doi.org/10.33137/rr.v43i3.35346>

Strocchia, Sharon T.

Forgotten Healers: Women and the Pursuit of Health in Late Renaissance Italy.

Cambridge, MA: Harvard University Press, 2019. Pp. xi, 330. ISBN 978-0-674-24174-9 (hardcover) US\$49.95.

The world of early modern medicine was crowded with a variety of figures, from university professors to charlatans and medicasters, to healers and cunning folk in general. In this diverse world, women played a fundamental if somewhat forgotten role. Focusing on a wealth of archival sources, mostly pertaining to Florence and Tuscany, Sharon Strocchia gives voice to noblewomen, nuns, and nurses engaged in medicine and pharmacy, reconstructing their networks of knowledge and business.

Strocchia argues that an “increased demand for healthcare services coupled with the growing interest in preventive health practices” allowed women “to participate extensively in both the medical economy and emerging cultures of experimentalism” (3). The importance of empirical knowledge and the commercial dimension of women’s medical entrepreneurial activity represent the two major focuses of Strocchia’s book. If women’s medical agency is not unknown to scholars, the extent to which they were able to capitalize on it to enter the market economy is perhaps a less familiar aspect of their activity. Strocchia successfully sheds light on the intertwining of experimentalism and market economy, addressing a variety of case studies involving women from across different social classes, from the elite household of the Medici family to lesser known nuns and nurses serving in convent pharmacies and pox hospitals. In Strocchia’s words, “this book situates female agents of health squarely at the intersection of medical and religious discourse, social welfare